**La générosité et la spontanéité de la jeunesse, au Cho Oyu (8201m, automne 1994)**

Je relis les mots de Pierre Béghin sur son exploit au K2 et son dernier séjour en altitude avec JC. Lafaille à l’Annapurna. Il explorait cette troisième dimension de la terre où l’homme ne peut pas vivre, où il connaît « quelque chose de supra-sensoriel, un morceau d’existence en dehors de sa propre vie, un rêve éveillé qu’on a du mal à retrouver. Là-haut, l’interface entre le monde et soi-même disparaît ».

Je pressens la portée de ces propos qui résonnent en moi. J’ai l’opportunité de coupler la tentative d’un sommet de plus de 8000 mètres à un voyage à la rencontre du Tibet, mystérieux pays des Neiges longtemps interdit aux étrangers. Je plonge. Là au moins, pensai-je, je déclarerai grâce avant d’arriver en haut. Il y aura de la place pour donner sa mesure.

La route qui relie Katmandou au Tibet traverse les plaines népalaises puis monte progressivement, fortement endommagée par la mousson. L’itinéraire est régulièrement bloqué par des coulées de boue ou des chutes de pierres. A Kodari, le poste-frontière népalais, des files de camions font la queue. Ici, le coup de tampon de l’officier sur nos passeports et la vérification des bagages prennent trois heures. A cent mètres, se situe le Pont de l’Amitié que l’on traverse à pied. Un militaire figé au garde-à-vous marque l’entrée sur le territoire chinois. Nous réglons nos montres: le Tibet est à l’heure de Pékin, pourtant distante de 5500 kilomètres.
De ce côté du pont nous attendent nos contacts de TMA, Tibet Mountaineering Association. Nous embarquons dans un mini-bus, précédant le camion de l’armée chinoise contenant les bagages qui ont traversé la frontière à dos de porteur. La circulation bloque de nouveau à Khasa, le poste-frontière chinois qui domine Kodari d’une centaine de mètres. Nous descendons et parcourons à pied l'équivalent d'un bon kilomètre de bouchon. Les échappements de diesel frelaté évacués par des moteurs de camions poussés à fond se mêlent à une odeur prononcée d’ail (le chargement des camions) et à d’autres odeurs diverses dont il vaut mieux ne pas imaginer la nature, les rues servant également de toilettes populaires. A Khasa, l’hôtel local quatre étoiles est aussi sordide. Les chambres sont au troisième sous-sol, éclairées par une lumière blafarde. Il y a un lavabo, une baignoire et des toilettes, mais il n’y a pas d’eau! Le kit offert par l’hôtel contient du shampoing, du savon, une brosse à dents et du dentifrice, mais ne sert à rien. Sauf à utiliser les sanitaires collectifs, absolument immondes. Pour les lits, nous regrettons de ne pas avoir nos duvets. Au total, cet hôtel est aussi douillet qu’une caserne et tout à fait répugnant. Un gros cafard se promène sur les marches de l’escalier.

Dînant dans un petit restaurant à proximité de l’hôtel, nous abordons avec méfiance et avec les baguettes les multiples plats d’un repas épicé, typiquement chinois… mais c’est bon! En apnée, l’atmosphère des rues étant irrespirable, nous regagnons notre palace pour la nuit. Le cafard a disparu: dans quel lit a-t-il trouvé refuge?

Après deux heures de discussion le lendemain matin, la douane chinoise est passée. Adieu Khasa (Zangmu en chinois) et ses odeurs épouvantables! En quelques instants, nous laissons derrière nous la jungle et la végétation abondante pour entrer dans un paysage aride, désolé, vaste, démesuré. La terre est revenue à ses origines, à sa splendeur tellurique. La véritable arrivée au Tibet est là, dans cette montée qui mène des 2309 mètres de Zangmu aux plateaux tibétains et aux 3750 mètres du village de Nyalam, où les expéditions font usuellement une pause d’une journée pour favoriser l’acclimatation.

Dans tous les villages tibétains, nous retrouverons les contrastes de Nyalam entre les quartiers chinois et tibétains. Les bâtiments chinois sont carrés, en béton. Les maisons tibétaines ont des murs blancs en pierre et un toit en terre séchée. Elles sont construites dans un style homogène mais coquet tout en restant très fonctionnel et adapté aux conditions naturelles. A l’entrée et à la sortie du village se trouvent les campements de nomades tibétains ; leurs tentes blanches et leurs murs de pierres les abritent du vent.

Dans les vallées, l’habitat est collé à la montagne, à la façon des Berbères. Si le regard fouille le paysage, il aperçoit des ruines. Là s’élevaient un temple, un monastère ou une forteresse. Les Chinois ont pillé et ravagé suivant un vaste plan de génocide de la population tibétaine, détruisant son histoire et sa culture. Ici et là, des inscriptions sont peintes sur les pierres à la gloire des Dieux.

La découverte se poursuit : nous montons un col à 5200 mètres et traversons de grands plateaux à perte de vue. L’espace et la nature règnent en maîtres et donnent en spectacle des paysages pauvres, nus mais grandioses. Les villages se voient de loin dans ces déserts: le sol aride et les pierres blanches cèdent alors la place aux champs cultivés et aux troupeaux de bétail. La maîtrise de l’eau par l’irrigation donne naissance à de véritables oasis, dans ces déserts où la présence de l’homme est quasi - miraculeuse. Les habitants du village travaillent dans les champs: qui fauche, charge sur des carrioles, conduit le bétail vers les rivières ou vers de nouveaux pâturages, transporte l’eau... Quelques centaines de personnes se trouvent ainsi acteurs d'un ballet merveilleusement réglé et esthétique. Pendant ce temps, les aïeux et quelques femmes au village ne restent pas inactifs. En visitant une maison, nous découvrons une vieille femme tissant la laine. Sa fille l’accompagne, vidant le cadavre d’une chèvre décapitée le matin même: rien ne se perd.

Un peu plus loin, un autre col offre une vue splendide sur les massifs de l’Everest et du Shishapangma. Des drapeaux à prières claquent au vent. Une multitude de petits papiers roses jonchent le sol ; une multitude de cairns ont été élevés. Des Japonais en vélo s’arrêtent quelques instants : ils viennent de Lhassa et se rendent à Katmandou, soit mille kilomètres au total, sur des pistes plus ou moins praticables. Ils ont couvert les quatre cinquièmes de leur périple: bravo et bon courage pour la fin du voyage !

Nous restons une journée à Tingri, à plus de 4000 mètres d'altitude, avant de prendre un camion militaire et d'atteindre en trois heures le bout de la piste, à l’entrée d’un très vaste plateau. Le soleil se montre en fin de matinée, découvrant le Cho Oyu et les montagnes des alentours. Une partie de la face que nous convoitons est visible: elle semble raide aux abords d’une bande de rochers, vers 7500 mètres. Nous sommes contents de ne pas être les premiers arrivés : les expéditions coréenne, japonaise et française ont déjà fait une trace et monté des camps. Ils ont ouvert la voie.

Vingt yacks sont arrivés, pouvant chacun porter environ cent kilogrammes. Les charmantes petites bêtes se sont dispersées. La première tâche de leurs propriétaires est d’aller courir la montagne pour rassembler le troupeau. Peu pressés, totalement indolents, ils ne se mettent en quête de leurs bestioles préférées que vers dix heures du matin. Européens impatients, nous partons avec un sherpa pour l’étape de la journée.

Il faut traverser le torrent qui se divise en plusieurs branches. Le débit est important, le lit profond par endroits. Nous attendons les yacks: l’idéal serait de traverser sur leur dos. Mais partis tard du camp, ils traversent plus en aval dans la plaine et nous devons trouver une autre solution. Certains choisissent de traverser pieds nus, d’autres gardent les chaussures de marche pour ne pas glisser. Le dernier bras de rivière est plus coriace que les autres: notre leader et son mètre quatre-vingt-dix en ont jusqu’aux genoux. Je le suis: l’eau monte à hauteur des cuisses, et le courant menace de me déstabiliser. Je prends appui sur deux bâtons télescopiques et arrive sans dommages sur l’autre rive. La suite de la montée se fait pieds nus dans les chaussures qui font « floc, floc » à chaque pas. Si la température de l’eau est au début celle des pieds, elle ne tarde pas à se rafraîchir. Le vent et le grésil apparaissent et nous accompagnent sur la *moraine*. Les yacks nous ont rejoints. Il nous faut deux heures de marche dans cette tourmente pour rallier Palung à 5350 mètres d’altitude, où nous posons un camp intermédiaire.

Il fait grand beau le lendemain et nous avons une vue superbe sur le Cho Oyu et le Jobo Rabzang (6666 mètres). Une nouvelle fois, nous attendons que les Tibétains veuillent bien se mettre en chasse des yacks. Ils ont laissé hier cinq cents kilogrammes de nourriture au camp de base, prétextant qu’il n’y avait pas assez d’animaux pour tout porter. Ce matin, ils affirment avoir égaré quatre bêtes et être contraints de laisser d’autres charges ici. Notre sirdar n’est pas dupe et les surveille attentivement: ils ont l’habitude d’abandonner ainsi des charges en route ou de dire qu’ils les ont perdues parce que le chemin était trop difficile. Et à la descente, hop: ils récupèrent tranquillement ce qu’ils ont semé à la montée, les touristes étant restés en haut. Evidemment.

Nous levons le camp à 14 heures, après avoir assisté au chargement des yacks qui se fait à grands renforts de “tûûût, tûûût” et de “tchâââ, tchâââ” destinés à amadouer l’animal. Sur le glacier recouvert de pierres, montées et descentes se succèdent. Les séracs de la mer de glace qui descend du Nangpa-La paraissent magnifiques jusqu’à ce que le temps se couvre et que le brouillard arrive. La neige mouillée et le vent sont au rendez-vous. Après deux heures de marche, trempés, nous arrivons au camp de base avancé du Cho Oyu, à 5700 mètres, où nous posons nos valises pour les trois semaines à venir.

Les Coréens, les Japonais, et les Français sont bien là, comme annoncé. Ces derniers sont redescendus hier: leur sirdar brassait la neige jusqu’à la poitrine et les avalanches étaient menaçantes. Arrivés trop tôt en saison pour des raisons professionnelles, peu aidés par les conditions météorologiques, ils n’ont pas réussi. Ils rentrent demain.

Il neige. Un soleil intermittent fait fondre en journée la neige tombée la nuit, mais le grésil persiste. Il faut meubler ces heures de transition, d’attente... Les discussions dans la tente-mess abordent des sujets aussi divers que le cinéma, la politique, l’acclimatation… Je passe beaucoup de temps dans le duvet, gênée par un gros rhume persistant, une toux sèche et des troubles digestifs chroniques.

La cérémonie de prières des sherpas se déroule sous un soleil radieux pour invoquer la clémence des Dieux et du Cho Oyu, la « déesse de turquoise ». Cette cérémonie est le prélude indispensable à toute incursion sur la montagne. Un chorten est élevé et nous nous installons tous autour, face au Cho Oyu. Le sirdar Ang-Rita s’est institué grand lama pour l’occasion et a rassemblé de multiples offrandes : de la farine d’orge décorée de filaments de beurre, du riz, un grand plateau de sucreries, du *tchang*. Au sommet du chorten trône une photo du Dalai-Lama. Des bâtonnets d’encens brûlent, coincés entre les pierres de l’édifice. Le sirdar allume une lampe à kérosène, s’assoit et récite des prières, en arrosant le chorten de riz et de tchang. Nous buvons du thé tibétain, beurré et salé (hum, quel délice!), jetons du riz sur le chorten en direction du Cho Oyu, et mangeons les sucreries bénites. De grandes guirlandes de drapeaux à prières sont étendues à travers tout le camp depuis le chorten. Maintenant, l’expédition peut commencer, par une montée d’acclimatation au camp 1 qui emprunte la moraine du glacier de Kyetrack.

Les pénitents, dressés au milieu des cailloux recouvrant le glacier, et les petits lacs qui se forment ici et là, sont très spectaculaires. Il n’est pas facile de trouver son chemin dans tous ces cailloux et ces montagnes russes. Quelques cairns sont là, mais nous emprunterons presque immanquablement un sentier différent à chaque trajet. Après une heure et demie de marche et une courte pause, une bosse raide nous amène à 6000 mètres d’altitude. Nouvelle pause, et surprise : il ne faut pas se diriger vers le fond du cirque et les grands champs de neige devant nous, mais prendre à angle droit à gauche une côte infernale. Si elle était en glace, on serait en pointes avant, mais c’est un vaste pierrier. Un vague chemin en terre est dessiné à la népalaise : pas de lacets, on monte tout droit. Sport? Même légèrement chargés, nous nous arrêtons très régulièrement pour souffler. Puis nous abordons la neige, raide, pouf, han, vous parlez d’une acclimatation douce… Où est le téléphérique ? A moins que l’on n’ait raté la dernière benne… Nous passons un rognon rocheux. Plus haut sur l’arête, une boule rouge attire notre attention. Hallucination due à la raréfaction de l’oxygène, ou signal annonçant le camp ? Nous continuons notre route, et basculons bientôt de l’autre côté de l’arête, à environ 6400 mètres d’altitude. Pas de doute, la bannière rouge aperçue plus bas est une tente des Coréens. Plantée sur un piton rocheux, entourée par le vide, les insomniaques ne doivent pas s’y sentir à l’aise ! Plus bas dans un creux sont installées les tentes des Japonais et leurs toilettes, sous forme d’igloo. Bravo, au moins on ne se gèle pas trop les fesses en cas de sortie prolongée ! Nous montons nos tentes à proximité des installations japonaises. Les sherpas y déposent le matériel collectif qu’ils ont monté : cordes, pieux à neige, broches… .

Deux jours plus tard, après un repos au camp de base, nous remontons par grand vent passer une nuit au camp 1 : une nuit très désagréable. « Tassés » dans la tente est le terme adéquat. Je passe quatre heures sur le dos, les jambes recroquevillées, les bras repliés sur la poitrine, la tête secouée par la toile de tente à chaque rafale de vent. Il est impossible de dormir dans l’inconfort de cette position. Mon colocataire ne parvient pas non plus à trouver le sommeil et s’inquiète de la violence du vent. Nous essuyons quelques bourrasques à une vitesse estimée de plus de cent kilomètres par heure. Plus d’une fois, il nous a semblé que la tente se déchirait. Quelle hypothèse charmante de se retrouver à ciel ouvert par une nuit pareille!

Je change de côté mais rien n’y fait: je continue à compter les quarts d’heures sur ma montre, et peste contre mon autre voisin qui dort comme un bébé et ronfle. Pendu au plafond, le réchaud joue des castagnettes, fait de la balançoire et nous envoie les quelques gouttes d’eau qui lui restent. Le vent ne se calme pas à la levée du jour. Nous annulons notre projet de monter au camp 2. La satisfaction d’un besoin naturel hors de la tente nous permet d’ailleurs de constater que tout le monde quitte la montagne. Les Coréens et les Japonais descendent du camp 2, et les habitants du camp 1 s’agitent pour regagner le camp de base. Nous laissons du matériel, monté hier à la sueur de notre front: pourvu que la tente ne s’envole pas. Tant que nous étions dedans, cela allait à peu près. Maintenant, il n’y a que du matériel...

Le passage de l’arête est très court mais intense. Le vent emporte mon bonnet. Je le remplace par un passe-montagne, que j’enlève immédiatement: le vent trop violent ne permet pas de respirer par le nez. Il faut s’arc-bouter sur les bâtons télescopiques. Je cours finalement dans la neige, à côté des traces gelées de la veille, jusqu’à un endroit en contrebas où je trouve un peu de calme. J’en profite pour établir une liaison radio avec notre guide, malade et resté au camp de base. Il est étonné que nous descendions et ne semble pas se rendre compte de la force du vent et de la nuit que nous avons passée. Quand on est enfoui dans un duvet douillet au camp de base, on peut difficilement réaliser ce qui se passe dans les camps supérieurs. Il nous informe que le camp 2 des Coréens a été balayé cette nuit par une avalanche.

La descente de la moraine est longue, très longue. Nous avons trop peu mangé depuis hier et en ressentons les effets maintenant. L’altitude ne permet pas ce genre d’impasse. Nous sommes très las en arrivant au camp de base. Ce n’est pas de l’épuisement mais une très grande lassitude qui vient également du rythme que l’on adopte au-delà de 6000 mètres: on tourne au ralenti. Il faut mesurer ses mouvements, sinon on le paye aussitôt après en étant exagérément essoufflé, en ayant mal à la tête ou en éprouvant des malaises. Patience, humilité. Prendre son temps. Le temps qui a une toute autre mesure ici. Il faut du temps pour approcher la montagne, encore plus pour en réaliser l’ascension. Il faut du temps pour la contemplation, la méditation.

Toilette toute relative sous les rayons du soleil, lecture et walkman sont les occupations au camp de base entre deux allées et venues sur la montagne. Sans oublier la sieste! Avoir une tente personnelle est un luxe appréciable: on peut se reposer et s’isoler. Tenter de récupérer et gérer l’attente fait partie de l’expédition et contribue aux ambiances spéciales que l’on y ressent. Cela peut également amener un sentiment d’incertitude, voire de légère angoisse: on n’est pas tranquille tant que tout n’est pas terminé, on sait qu’il faut retourner sur la montagne pour plusieurs jours et se confronter de nouveau à l’environnement exaltant mais dangereux de la très haute altitude.

La neige recommence à tomber. Nous espérons le beau temps pour monter au camp 2 le lendemain: il faut bien essayer de l’escalader, cette fichue montagne. Elle est belle, mais prend des allures de pot de chambre qui récupère tous les nuages qui traînent dans le ciel...
Nous remontons au camp 1 sous un merveilleux soleil. La nuit tombe, le froid arrive et le rituel des réchauds commence : allumer le brûleur, remplir la gamelle de neige, l’essuyer régulièrement pour qu’elle n’éteigne pas le brûleur en gouttant dessus, ce qui arrive plusieurs fois par gamelle; guetter l’ébullition, sortir les soupes instantanées ou les lyophilisés, s’arranger pour avoir toujours une gamelle de libre où la neige fond. Quel travail ! N’oublions
pas de faire du thé ou de la tisane pour boire avant de dormir. Il faut aussi remplir les gourdes pour la nuit. Il est près de neuf heures quand nous nous couchons. La position n’est jamais confortable, il y a des trous partout mais pas trop de vent : ne nous plaignons pas.

La montée au camp 2 débute par un joli parcours d’arête et trois ressauts raides. Nous ne sommes pas chargés et pourtant nous arrêtons tous les quinze ou vingt pas pour ne pas s’essouffler. Quelle sensation étrange d’être une fourmi marchant très lentement et s’arrêtant régulièrement pour se reposer, une épaule appuyée sur un bâton télescopique. La pause dure vingt à trente secondes, parfois une minute, puis on repart. Sur les passages plats, on essaie de marcher plus longtemps, mais on finit par s’arrêter à cause d’une lassitude générale. L’allure ressemble globalement à celle d’un escargot.

L’arête et ses ressauts mènent à un replat, suivi d’une montée raide barrée par des séracs. Des cordes fixes ont été posées par les Japonais pour franchir ces murs de glace, passer dans une grotte, puis effectuer une traversée. Les paysages sont superbes : la glace vive brille au soleil, bleue, compacte. Stalactites, stalagmites… Nous débouchons sur un plateau crevassé et passons au bord de véritables gouffres pour découvrir une tente orange abandonnée. Mystère, mystère, à 6800 mètres… Autour de nous, le paysage: neige vers le Népal, plateaux désertiques vers le Tibet. A l’horizon, le Shishapangma (8013 mètres) est imposant.

Nous marchons depuis trois heures. Devant nous, une nouvelle combe et une côte sous un gigantesque sérac fendu. C’est dur, très dur. L’altitude se fait progressivement sentir. Nous approchons les 7000 mètres au-dessus du sérac. Où est le camp 2 ? Où allons-nous nous arrêter? J’entends finalement des coups de pelle, mais sans voir personne... ah, si: notre sirdar est là, il dégage une plate-forme pour les tentes à une altitude de 7050 mètres. Nous sommes sur un plateau qui ressemble à un terrain de football. L’emplacement choisi est en retrait des pentes supérieures exposées aux avalanches. C’est au pied de ces pentes que les Coréens ont perdu leur camp et leur matériel : il ne reste dans un grand champ de neige que la petite tente jaune faisant office de toilettes …

La redescente est extrêmement rapide. La raideur de la pente est favorable aux glissades contrôlées et une heure et quinze minutes de descente suffisent à annuler cinq heures d’efforts en montée.

Nous décidons de ne pas redescendre au camp de base, mais de se reposer au camp 1 avant de remonter sur la montagne, pour bénéficier d’une fenêtre météo de beau temps qui semble s’être installée. Le lendemain, nous remontons vers le camp 2. La neige crisse sous les crampons. Elle est encore dure bien que l’heure ne soit pas matinale. La trace est très bien faite.
Après une pause, nous parvenons aux cordes fixes dans les crevasses. Le grésil commence à tomber et pendant une heure et demie, le mauvais temps va et vient. Pendant ce temps, il faut continuer d’avancer, contre vents et marées. Cela devient moralement très dur: le camp est trop loin, on aurait du s’arrêter bien avant. On va mal dormir: la balade est trop longue depuis le camp 1, le camp 2 est trop haut... Péniblement nous gagnons mètre après mètre, en s’arrêtant pour se reposer et retrouver une respiration proche de la normale (quatre-vingt-dix pulsations au repos pour moi, à 6000 mètres). Nous allons de fanion en fanion. Le vent se lève et rend la marche presque insupportable. Le sac pèse plusieurs tonnes. Chaque jambe pèse une tonne. Nous ne voyons toujours pas le camp après cinq heures de marche. Le visage est fouetté par le vent et le grésil, qui coupent également la respiration. Ah, on serait tellement mieux en bas… Je m’assieds. J’arriverai quand j’arriverai, je m’en moque. A ce stade il est stupide de reculer, le camp est tout proche. Mais on ne le voit pas! Et puis zut, j’ai bien le droit d’en avoir marre.

Après m’être calmée, avoir respiré à fond, je me redresse dans le vent et la neige. Je refais face à la trace: allez. Il faut encore monter un peu la carcasse et le sac. Au moment où j’atteins les tentes, le soleil revient. Là, je fais le bilan: j’ai la crève, suis aphone depuis une semaine et je souffre de diarrhée. Mais bon, demain est un autre jour…

Réveil comme d’habitude avec le jour, vers huit heures du matin, et agitation avec le soleil, deux heures plus tard. Il y a belle lurette que l’on ne se lève plus au son du « morning tea » du cuisinier. Ah, le camp de base est loin !

En remontant les pentes de neige interminables qui mènent aux bandes de rochers sous le sommet, nous voyons le camp de base ainsi que le camp 1. Nous nous élevons doucement, très doucement, selon le rituel: quelques pas puis on s’arrête, courbé en deux sur un genou, le bâton coincé dans le creux de 1’épaule opposée. A chaque arrêt, je ferme les yeux pour sentir ce qui se passe, ou bien je regarde le paysage. Pureté des formes, transparence de l’air, luminosité exceptionnelle. Magnifique potentiel qu’a l’homme de s’élever plus haut, encore plus haut. Ne pas parcourir la Terre dans ses seules dimensions horizontales, en visiter également les hauteurs; ajouter au voyage et à la découverte cette dimension, cette élévation dans tous les sens du terme. Je suis enfermée dans une bulle et concentrée: je fais quinze pas, je m’arrête, souffle, avant de repartir pour quinze pas...

L’effort devient pénible après trois heures de marche. Le sac à dos est toujours le bouc émissaire de cette lassitude, qui s’auto nourrit: lassitude de combattre la lassitude. L’altitude fait son travail de sape. Il faut toujours se forcer, il n’y a plus rien de naturel. Sortir la gourde du sac et avaler quelques gorgées d’eau est ainsi une contrainte: le rythme respiratoire est perturbé, on s’essouffle et il faut s’arrêter un long moment pour récupérer. Cette impression est très nette à partir d’environ 7000 mètres. Plus on monte, plus elle se confirme. L’esprit même est ralenti et paresseux. Les temps de réaction sont très longs, la lucidité et les facultés de jugement sont amoindries. Aller là-contre est vain : on est systématiquement pris de vertige. Les perceptions sont différentes. La stratégie n’est plus ici la vie, mais la survie. Cet objectif mobilise à lui seul toute l’énergie alors que l’organisme n’attend qu’une chose: le retour à une altitude très inférieure. Dès lors, seule la volonté peut entraîner la carcasse vers le haut, si cette carcasse devenue extrêmement vulnérable est encore capable d’obéir.

Les trop grands pas de la trace ne facilitent pas les choses. Il faut prendre encore plus de temps car ils exigent plus d’efforts, et comme d’habitude, je ne vois pas le camp et je m’énerve. Toute contrariété prend des proportions... sans doute injustifiées. Nous croisons les Japonaises qui descendent du sommet après avoir réussi leur voie: bravo! Elles descendent par la voie normale et glissent sur leur sac à dos parce que trop épuisées pour marcher. Elles s’arrêteront sur le plateau du camp 2 pour monter leur tente. Celle qui avait déjà les mains gelées, séquelle d’expéditions antérieures, a enrichi sa collection de souvenirs en se gelant ici quelques orteils.

Ah, j’ai repéré le camp 3 derrière un rognon rocheux, après une pente de neige raide. Nous y arrivons au soleil couchant, à 7550 mètres. Un sherpa nous accueille avec du thé chaud très sucré, un breuvage divin, à cette altitude. Il faut sans tarder s’atteler à la fonte de la neige. Mon colocataire sera de corvée de neige ce soir. A force d’en ramasser pour alimenter la gamelle du réchaud, j’ai les mains parcourues de crevasses qui ne cicatrisent pas en raison de la trop grande sécheresse de l’air. Je tente d’aménager ce qui est censé ressembler à une plate-forme, en appuyant les fesses sur les bosses formées par la neige. Le résultat est mitigé...

Je suis toujours aphone, je me mouche dans mes gants (il aura fallu cette altitude extrême pour que je m’y résigne!) et j’ai du m’arrêter dans la montée à cause d’une diarrhée. A part cela, tout va bien. Je me sens plutôt mieux ici que plus bas. Sans doute est-ce le fruit d’une nouvelle nuit sans sommeil au camp 2: il paraît qu’on s’acclimate mieux quand on ne dort pas ! Oui, mais on se fatigue nerveusement et on ne récupère pas physiquement. Si seulement on peut parler de récupérer à 7550 mètres…

Réveil en demi-teinte pour ce jour « J ». Je n’ai quasiment pas dormi, ponctuant les ronflements de mon colocataire par des « m… » sonores. Le duvet est une gangue de glace, comme le toit de la tente. La température est juste supportable à l’intérieur malgré la combinaison en duvet. J’ai l’impression d’être dans un congélateur. Le petit déjeuner passe difficilement. Je n’ai pas digéré le lyophilisé d’hier soir et ai du sortir deux fois cette nuit de toute urgence: une expérience réfrigérante.

Nous attendons dans les duvets que nos collègues de la deuxième tente bougent. Je me sens mal, avec, qui s’en étonnerait, une indicible envie de dormir. Allez, on se secoue: c’est le jour du sommet. Les gourdes sont remplies, le petit sac à dos est prêt : il contient la fourrure polaire, les moufles d’altitude et quelques vivres de course. Reste à mettre les chaussures. Doucement, calmement pour ne pas se trouver hors d’haleine ou être prise de vertige avant d’avoir fait le nœud du lacet. Je sors de la tente, les pieds déjà froids. C’est maintenant le tour des crampons. Il faut se tenir debout puis se baisser totalement pour fixer les lanières qui ne rentrent pas toutes seules dans les anneaux, quel dommage: il faut enlever les gants. Je saisis le bâton télescopique et le règle, puis jette un coup d’œil par-dessus les tentes: la trace part là-bas. Je regarde ma montre : cela fait deux heures que nous sommes réveillés. Quand je lisais dans les livres qu’il fallait si longtemps pour être prêt le matin à ces altitudes, c’est-à-dire juste sortir du duvet et s’habiller, je ne comprenais pas. La preuve est maintenant faite. Les gestes sont extrêmement lents, le cerveau fonctionne au ralenti, comme dans le brouillard.

Le sirdar est déjà dans la bande de rochers pour poser des cordes fixes, deux sherpas le suivent. Je m’engage dans les pas, que je trouve très grands. Il fait froid, très froid, et tout à coup je ne vois plus rien: stop, un étourdissement. J’ai failli sortir de la trace et glisser en pleine pente. Je me retourne, souffle et vois notre guide qui redescend les quelques mètres péniblement gagnés. Je le rejoins sur une petite plate-forme au-dessus des tentes où le soleil vient d’apparaître. Lui aussi a pris un coup sur la tête à cause du froid intense. La discussion est brève:

« J’ai des étourdissements et une douleur au dos. J’ai déjà eu cela à l’Everest. Je vais boire un coup et m’habituer au froid. Cela va passer”.

- J’ai également des étourdissements, et des problèmes importants aux intestins. »

D’ailleurs...
J’essaie pendant quelques minutes d’ouvrir la fermeture de ma combinaison en duvet. Par devant, par derrière, impossible. Le duvet s’est coincé dans les fermetures. La situation est risible mais pourrait devenir pathétique. C’est en tout cas la goutte d’eau qui fait déborder le vase. J’en tombe à la renverse sur les fesses et reste assise quelques instants. Le guide boit calmement son thé. Je me décide à repartir dans le sens de la montée. Je souffle un coup et allez: un pas, deux pas, on continue. Je m’aperçois alors que je suis incapable de suivre la trace. Je dévie constamment à droite. Si les sherpas sont devant, ce n’est certainement pas pour que je fasse une autre trace. Je m’arrête de nouveau, très mal en point moralement et manifestement pas au top physiquement. Le guide est reparti et me rejoint. Je m’écarte pour le laisser passer. Nouvelle discussion:

« Je peux sans doute monter un peu. Je ne pourrai jamais redescendre, je n’ai plus le sens de l’équilibre.
- Le mieux est de rester ici et de se reposer la journée au chaud pour faire une deuxième tentative. Moi, j’ai toujours mal au dos. Je monte sans sac. »

Je ne peux retenir un geste de désappointement, puis lui souhaite bonne chance et retourne vers les tentes.

Cette journée passée seule au camp 3 à 7550 mètres est difficile à décrire. Je l’ai vécue dans un état de quasi-somnolence, à me déshabiller et me rhabiller selon les écarts de température. Des Japonais ou des Coréens sont montés. Je les ai entendus, en ai profité pour sortir satisfaire un besoin naturel. Aphone, ils n’ont pas du entendre mon « hi » et j’avais déjà disparu dans la tente. Ils ont sans doute eu l’impression de voir un zombie... Puisque la décision est prise de ne plus monter, ma volonté et tout mon être sont démobilisés. Sans volonté, j’arrive à peine à me secouer pour faire fondre quelques glaçons et boire un peu de thé. La seule position agréable est la station allongée. Je regarde ma montre, essaye d’imaginer où sont mes compagnons. Je confonds heure chinoise et heure népalaise (deux heures d’écart) et ne me rappelle plus quand ils sont partis. N’y a-t-il pas trop de vent là-haut, alors que le camp 3 essuie de bonnes rafales ? Je souhaite leur succès, pour être débarrassée et redescendre au camp de base. Et j’espère qu’ils échouent, pour qu’il y ait une deuxième tentative. A chaque rafale de vent, j’espère qu’elle sera assez forte pour les faire reculer, mais pas trop longue pour qu’ils ne se découragent pas... Dilemme insoluble et épuisant!

Tout au long de l’après-midi, j’envisage de descendre au camp 2. Ici, l’organisme s’use et se détériore à grande vitesse. Mais s’ils échouaient et retentaient le sommet demain? Il vaut mieux les attendre, on verra. Les heures défilent ainsi. Je suis plongée dans une agréable léthargie, je vogue dans un état de béatitude sur un petit nuage rose : s’abandonner, ne rien faire. Enfin, ne plus lutter. La notion d’heure n’a plus d’autre signification que celle du soleil. J’ai des hallucinations et contemple, avec un sourire béat sur les lèvres, des éléphants gris en caleçon blanc à pois roses et qui me tournent le dos.

Ce n’est que peu avant la nuit, après la disparition du soleil, qu’ils reviennent, très fatigués. Je ne saurai pas comment cela s’est déroulé, comme si chacun voulait le garder pour soi. Ils ont passé très peu de temps au sommet, atteint à 16h30; le froid était vif, le vent violent; l’Everest était couvert, la montée était interminable, une bosse succédant à une autre; le sirdar a prié en foulant le sommet... J’ai pu glaner ces quelques bribes au cours de conversations les jours suivants. Je ne souhaitais pas en apprendre plus. J’ai laissé mon colocataire se faire fondre de la neige pour un thé et j’ai essayé de dormir.

Le lendemain, affectée par de nouveaux troubles, visuels cette fois, je suis incapable de faire une tentative pour le sommet. Pas de regrets donc en quittant le camp 3 dans le sens du retour. Dans la grande pente de neige, nous croisons les Coréens et les Japonais qui montent. Certains sont légers, d’autres ont de gros sacs; aucun assaut au sommet n’est prévu aujourd’hui. Ils éprouvent autant de peine à monter que nous en avions hier.

Le camp 2 est un véritable sauna. J’enlève la combinaison en duvet pour avoir un peu d’air. Tout le monde a les jambes coupées et fabule à sa façon quand nous voyons une dizaine de Tibétains monter vers nous en file indienne. Ils s’arrêtent à côté des tentes et qu’entendons-nous?

« Pschiitt... »

Est-ce un bruit d’ouverture de canette? Impossible, à cette altitude... Pourtant, nous ne rêvons pas: ils débouchent des canettes de soda à l’orange, ce fameux soda chinois fabriqué pour la candidature aux Jeux Olympiques de l’an 2000. Ils ont la gentillesse de nous en proposer, moyennant une photo montrant un Tibétain (c’est-à-dire un Chinois) donnant à boire à l’Européen assoiffé. Mais cela ne se refuse pas: nous avons eu la flemme ce matin de remplir les gourdes et avec cette canicule... Wouah, il ne manque plus que les cocotiers, et pour certains les vahinés. Partiellement remis de ces émotions, nous vidons les tentes que les sherpas font disparaître dans leurs sacs. Nous repartons vers le camp 1. Nous croisons des Néo-Zélandais très fatigués: n’ayant pas de sherpa, ils montent eux-mêmes les tentes, les réchauds, la nourriture. Ils sont arrivés une semaine auparavant au camp de base. Ils s’inquiètent de notre état de santé avec courtoisie. Quel contraste avec les Japonais croisés plus tôt, qui ne daignaient même pas nous regarder.

Je descends avec le guide. Selon lui, j’ai pris la bonne décision la veille en renonçant au sommet. Il propose d’organiser une seconde tentative, avec un sherpa, mais je ne m’en sens pas la motivation. Aller au-dessus d’une certaine altitude sans oxygène, approcher les 8000 mètres paraît presque inhumain pour un amateur. Qui peut aspirer à l’inhumain? Quelle est la motivation correspondante? Peut-on en tirer une satisfaction vis-à-vis de soi-même, vis- à-vis des autres? N’obère-t-on pas une partie de sa passion au profit d’un mépris pour ce qui n’est pas inhumain et pour ceux qui n’y ont pas touché? Ne sacrifie-t-on pas une part de soi-même, celle qui est la plus accessible aux autres? Autant de questions qui m’éloignent pour l’instant d’une deuxième tentative. A supposer que j’en sois capable, c’est-à-dire que je récupère suffisamment bien au camp de base.

La descente au camp de base est très longue. La côte infernale n’est plus qu’un toboggan d’éboulis. Affectée par mes troubles visuels, je ne distingue plus les cairns sur la moraine. Je suis les autres pas à pas mais je finis par les perdre à l’occasion d’une pause. Cela devient très dur. Il faut aller chercher l’énergie très loin pour continuer à avancer. Le jour baisse; les pierres succèdent aux pierres, les bosses aux trous. On retrouve des détours du sentier dont on se souvient vaguement: le chemin sera différent cette fois encore. Une banderole de drapeaux à prières signale dorénavant le camp de base; de nombreuses expéditions sont arrivées depuis une semaine, le site s’est élargi.

Le lendemain, je tire un premier bilan de cette aventure en très haute altitude: la crève et la diarrhée sont toujours là; les mains sont crevassées et ont vieilli de vingt ans; les yeux voient toujours aussi mal, aussi flou; et, oh joie... les pieds ont commencé à geler au camp 3. J’avais de la peine hier à changer les chaussures plastiques pour les chaussures de randonnée. J’ai eu mal aux pieds pendant la descente. Ce matin les pieds sont blancs jusqu’à la cheville, les orteils ont singulièrement gonflé, les ongles des deux gros orteils sont noirs et je peux à peine enfiler des baskets pourtant larges. La plante des pieds est également très sensible. J’ai fait la totale! Je fais une croix sur une seconde tentative du sommet, pour laquelle je n’ai aucune motivation.

Les sommets de plus de 8000 mètres représentent un sacré coup de poker. Il faut être en forme physiquement avant l’expédition et au moment de la tentative pour le sommet. Il faut avoir la chance de ne pas attraper de virus et bien s’acclimater, alors que la capacité d’acclimatation à l’altitude est innée. La logistique doit être parfaite. La montagne doit être en conditions avec juste la quantité de neige voulue pour ne pas avoir une trace trop difficile et ne pas être menacés par les avalanches; l’année dernière, la voie normale est restée impraticable toute la saison à cause de la neige. Enfin, il faut du beau temps et un vent très faible. Toutes ces conditions doivent être réunies pour espérer réussir un sommet de plus de 8000 mètres. Une somme immense d’efforts, des mois de travail et de préparation peuvent être réduits à néant par un tout petit détail souvent non maîtrisable.

Agée de vingt-trois ans, je représentais la classe biberon des expéditions présentes. Je suis venue avec l’innocence, l’enthousiasme, des yeux neufs, timide, impressionnée d’être entourée de candidats à l’altitude appelée « la zone de la mort ». Prête à découvrir, avide d’apprendre, curieuse de ce qui m’attendait.

En un sens, j’ai réussi ce que je souhaitais : j’ai fait demi-tour vers 7600 mètres parce que je ne pouvais plus continuer et non parce que j’avais atteint le sommet. J’ai tout donné, avec la générosité et la spontanéité de la jeunesse. Sans arrière-pensée.

J’ai continué mon apprentissage: la nécessaire acclimatation, les allers retours sur la montagne, le froid, le vent, la toux sèche si caractéristique de la très haute altitude. J’ai vu que certains avaient leur propres méthodes d’ascension : les Coréens installent leurs camps sous les avalanches… Heu, non, ça, ce n’est pas une bonne méthode… Les Japonais qui utilisent l’oxygène dès 6000 mètres… Cela non plus ne marche pas très bien. Plus sérieusement, chacun a son rythme, qu’il faut respecter. Des années plus tard, avec le recul et plus d’expérience, j’ai compris que je démarrais peut-être un œdème cérébral quand j’attendais seule au camp 3. Les hémorragies au fond de l’œil, à l’origine de la perte d’équilibre et de la couleur rouge qui gênait ma vision, étaient un signe avant-coureur. J’ai réalisé quelle chance j’ai eu que cet œdème ne se développe pas très vite, comme c’est généralement le cas. J’aurais pu ne pas me réveiller le lendemain matin.

Il aurait fallu redescendre au camp de base avant de tenter le sommet, pour se reposer et bénéficier de quelques jours supplémentaires d’acclimatation avant l’ascension. Résister à l’appel de la météo et être plus raisonnable : il était trop tôt pour tenter le sommet. Mais je ne connaissais alors pas suffisamment le domaine de la très haute altitude et mes réactions dans cet environnement, pour prendre cette liberté et me distinguer de mes camarades d’expédition. Des années plus tard, je serai plus attentive à respecter un plan d’ascension très progressif même si c’est parfois difficile en présence d’un créneau de beau temps dont on a le sentiment qu’il ne va pas durer.

En redescendant dans la plaine, trois semaines ont été nécessaires pour que je puisse lire à nouveau. Deux mois pour que mes pieds retrouvent un aspect normal. Aujourd’hui encore, ils sont sensibles aux sports d’hiver et en haute altitude. Un souvenir du Cho Oyu…